

Nouvelles  
Littéraires  
26 Avril 1930

# ANDRÉ GIDE

153

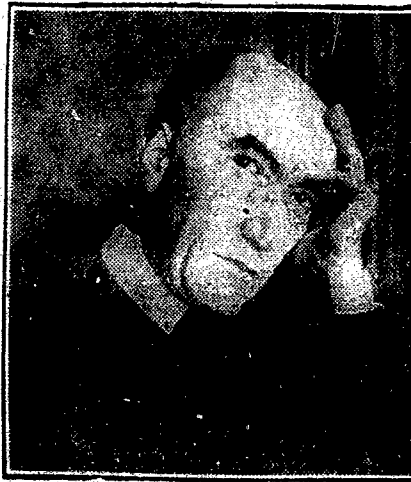
## “ défenseur de l'Occident ” ?

par François PORCHÉ.

L'automne dernier, quelques admirateurs d'André Gide ont pris l'initiative de célébrer son soixantième anniversaire. J'ignore si ce Prince de la jeunesse fut à part soi très joyeux d'une rumeur qui clamait son âge à tous les échos. Mais il faut dire que la plupart de ceux qui fêtèrent l'écrivain à cette occasion étaient des étrangers.

Passons. Certains hommages adressés à Gide n'en sont pas moins à retenir. C'est ainsi que M. Ernst-Robert Curtius écrit : « Comme Nietzsche, André Gide a découvert un homme nouveau, une nouvelle région de l'âme. » Et M. W. E. Suskind ajoute que cet « homme nouveau » selon Gide, l'Européen de demain, « sera sur le modèle de l'homme protestant ».

Aïe! quelle grimace dut faire André Gide à la lecture de cette prophétie! Ayez donc



André Gide

des disciples pour que, dans leur fureur à vous couronner, ils vous ramènent, pieds et poings liés, au Temple dont vous avez mis tant d'application à vous détacher!

Mais passons encore. Puisque la gaffe est commise, puisqu'il est maintenant déclaré que le Maître ~~entraîne~~ jeunes gens accède à la période mélancolique des consécérations et des jubilés, des Français, cette fois, directeurs d'une publication qui s'intitule *Latinité, revue des Pays d'Occident*, ont pensé qu'il y aurait intérêt à instituer une enquête auprès des écrivains de tous les pays, aux fins de savoir : 1° En quoi consiste la personnalité de Gide ; 2° Quelle influence il a exercée ; 3° En quoi consiste le caractère universel, pour ne pas dire la catholicité de Gide à l'heure actuelle, etc.

Evidemment, le terme « catholicité » doit être pris ici au sens étymologique d'« universalité ». Tout de même, j'imagine, pour le coup, le haut-le-corps d'un Maritain, d'un Massis, quand ils ont lu ces mots, ou plutôt ce jeu de mots : « La catholicité de Gide ! »

C'est que, en vérité, les thuriféraires ont l'art de brouiller toutes les notions autour de leurs idoles. Nous qui professons pour le talent d'André Gide une admiration d'autant plus ferme et motivée que nous avons, par ailleurs, blâmé ouvertement la propagande développée par l'écrivain, depuis quelques années, dans un domaine spécial, soufflons sur ces vapeurs d'encens, essayons un peu d'y voir clair.

D'abord, quand MM. Curtius et Suskind nous parlent sans rire de « l'homme nouveau » qu'aurait découvert André Gide, il est permis de se demander si, dans la notion de cet « homme nouveau », le non-conformisme sexuel est implicitement, tacitement contenu. Je suis désolé de revenir sur cette question. Mais on m'y oblige. Il faut être franc. Gide, tout le premier, n'a-t-il pas horreur de l'hypocrisie, de ce qu'il nomme « le camouflage » ?

Ou bien MM. Curtius et Suskind, dans leur conception de l'homme gidien, ne tiennent aucun compte de l'anomalie particulière à André Gide, et, dans ce cas, l'omission est grave, car (toujours selon Gide lui-même) c'est la sensibilité tout entière de l'être qui est affectée par la forme que prend le désir en chaque individu. Ou bien nos deux docteurs admettent, sans toutefois oser le dire, que « l'homme nouveau » créé par Gide est, sous tous les rapports, à l'image de Gide. Et alors, quand ils proposent cet homme-là pour modèle à toute l'Europe, ils abusent.

Je ne viens pas ici pousser le cri de la pudeur outragée. Je soutiens seulement que, lorsqu'on veut nous prôner le type futur de l'Européen, donc un certain type humain général, représentatif de l'Occident, il est inadmissible, il est ridicule de prétendre nous amener à le concevoir sous les traits d'un homme pour lequel le corps féminin n'est qu'un objet de répulsion, ou, du moins, pour lequel l'idée de la femme n'est jamais liée aux plaisirs de l'amour.

Cette réserve importante une fois formulée, qu'il y ait dans la personnalité de Gide plus d'un caractère qui, sur le terrain intellectuel, font de lui l'un des parangons de la civilisation occidentale, cela, non seulement, je ne le nie point, mais au risque de contrister mon ami Massis, j'inclinerai volontiers à le croire.

Certes, Gide a toujours cherché des évasions vers l'Orient ou vers le Sud, bref vers les pays du soleil. En dehors des facilités qu'il a pu trouver, sous ces climats, au cours de ses voyages, ou rêver qu'il y trouverait, son esprit même a maintes fois subi la fascination de l'Asie ou de l'Afrique. Mais, à vrai dire, Gide est curieux de tout. La curiosité, dans tous les ordres, jusqu'aux plus élevés, est même sa passion dominante. Il a donc traduit Tagore, comme il a traduit Conrad, ou William Blake, ou Whitman, ou Shakespeare.

D'ailleurs, il est à remarquer que Tagore est, à l'opposé d'un Gandhi, un Oriental qui prêche la conciliation entre l'Asie et l'Europe. Cependant, que l'on compare un instant au poète hindou son traducteur français, et l'on s'apercevra aussitôt de l'énorme différence qui les sépare.

s Il y aurait un parallèle amusant à éta-  
- blir entre l'atmosphère qui règne à Santini-  
e kétan, le lieu de retraite choisi par le père  
i de Tagore, où le poète, à son tour, a fondé  
e son école, et la pensée qui préside aux réu-  
à nions de l'Abbaye de Pontigny, dont Gide  
à est, comme on sait, l'un des animateurs les  
t plus zélés. Dans l'Inde, le but visé est d'at-  
: teindre, par l'étude en commun, à une fusion  
- des âmes. Dans l'Yonne, le programme de  
- l'institution est un rapprochement des plus  
- esprits par une confrontation des thèses.  
d Là-bas, sous les vérandas, à l'ombre des  
n manguiers, connaissance et méditation,  
e science et prière s'entremêlent; la ferveur  
e de s'instruire est une ferveur religieuse.  
c Ici, sous le cloître ogival, dans l'humide  
fraîcheur des hêtres, on argumente, on ra-  
tiocine.

Esprit de libre examen, volonté de tout remettre sans cesse en question, de tout réformer, voilà précisément en quoi Gide est, peut-être, l'un des tenants les plus précieux de l'occidentalisme. Les auteurs qui pieusement s'en remettent au principe d'autorité du soin de nous sauver, sont portés à ne voir dans l'œuvre gidienne qu'une entreprise perverse de démolition sociale. Les magies mêmes du style, chez Gide, leur apparaissent comme autant d'artifices du Malin. Sans doute, Gide s'est trop souvent complu à bafouer des choses saintes, et cela est affreux; mais ce fut, je crois, par son acharnement à railler ce qu'il peut entrer de conventions dans les sentiments les plus vénérables qu'il était entraîné aux irrévérences à l'égard de ces sentiments mêmes. Les rapports de famille, par exemple, Gide les a sapés, au grand scandale des gens bien pensants. Nous réproouvons, quant à nous, le vif plaisir, satanique en effet, qu'il a paru prendre à ce jeu. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de songer que, sous le couvert du respect dont, habituellement, l'on entoure les images du foyer, bien des situations immorales, voire parfois monstrueuses, peuvent trouver un abri.

En Occident, comme ailleurs, il y a deux grandes classes différentes d'esprits: d'une part, ceux qui, soucieux avant tout de préserver l'ordre établi (quand ils ne veulent pas nous ramener vers un ordre antérieur), se font un devoir d'accepter sans discussion tous les préjugés confondus dans la masse des traditions; d'autre part, ceux qui prétendent reviser constamment la table des valeurs morales. Il est clair que Gide appartient à la seconde catégorie. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne lui soit pas arrivé de se tromper dans ses propres révisions jusqu'à déployer de grandes ressources dialectiques pour nous faire partager ses erreurs. Mais ce qu'il m'importe ici de noter, ce n'est point la rectitude, souvent en défaut, de ses jugements personnels, c'est son penchant à ne jamais admettre que quoi que ce soit au monde puisse échapper à ses enquêtes, c'est le ferme propos, la rage, si l'on veut, qu'il a de faire à toute chose son procès.

On veut, qu'on a de son procès.

M. Suskind n'a donc pas tout à fait tort, quand, n'en déplaît à Gide lui-même, il rattaché l'idéal gidien de l'homme au protestantisme. Sur le plan intellectuel, tout au moins, l'observation reste juste.

En ce qui me concerne, élevé que je fus dans la religion catholique, je demeure fidèle, par le cœur sinon par la pratique, à la confession de mes parents. Mais j'ai aussi le culte exigeant de la simple vérité terrestre. C'est pourquoi, lorsque parut *Défense de l'Occident*, je ne pus, tout en louant les mérites de l'œuvre, me retenir de dire, d'écrire que, selon moi le point faible de la thèse soutenue par Massis, c'était que l'auteur, dans son ardent appel à tout ce qui pouvait opposer des barrières au flot montant de l'Asie, eût oublié le protestantisme européen. Comment expliquer une aussi formidable lacune autrement que par la passion du catholique militant, lequel continue à ne voir dans la religion prétendue réformée que le côté destructeur, le schisme, la cassure de l'antique unité ?

Du point de vue conservateur, lui-même, le protestantisme, en Europe, n'a-t-il donc rien édifié ? Gide qui, durant toute sa vie, a lutté, qui lutte peut-être, qui lutte sûrement encore, pour renverser en soi les digues morales, les barrages de scrupule, élevés par son éducation, Gide, je suppose, doit sourire amèrement lorsqu'il voit nos néo-catholiques confondre le protestantisme tout entier avec l'esprit de rébellion.

Au vrai, le protestantisme offre deux aspects opposés : l'un, pratique, et qui est la Règle, une montagne de règles, tout un système de défenses que Massis, objectivement, étant donné son dessein, n'avait pas le droit d'ignorer ; l'autre, purement intellectuel, pour ainsi dire de principe, et qui est l'esprit critique. C'est évidemment cet esprit-là que Gide représente : l'individualisme protestant, perpétuellement en travail de tout examiner et, par conséquent, de tout dissocier.

Mais, une tendance pareille, est-ce que l'Europe, en cas de danger, ne pourrait pas la tourner, elle aussi, à son avantage, l'utiliser pour sa défense ? Au crible de l'esprit huguenot il faudrait bien que l'Asie elle-même passât.

On va répétant que le communisme russe est le fourrier de la barbarie orientale ? Eh ! bien, imagine-t-on une telle dictature implantée en pays protestant ? Et, puisqu'il est ici question d'André Gide, est-il possible de concevoir cet écrivain acceptant de plier son jugement, son art, de subordonner son goût, ses créations littéraires aux directives d'un parti ?

Ne soyons pas aveugles, et, surtout s'il s'agit, un jour, de recenser toutes nos forces, ne prononçons pas d'exclusion, encore moins d'anathèmes. L'individualisme irréductible d'André Gide, son indépendance intellectuelle sont des valeurs positives, considérables en Occident.

François PORCHÉ.

La semaine prochaine :

**SUR LA GRAMMAIRE**

par Paul CLAUDEL